

CONDOR DISTRIBUTION
PRÉSENTE

PRIX DU PUBLIC
**REIMS
POLAR**
FESTIVAL DU FILM POLICIER 2023

Premiers
Plans
ANGERS
GRAND PRIX
DU JURY
2024

BORDER LINE

Un premier film de
Juan Sebastián Vásquez et Alejandro Rojas

2022 / 2.35 / Dolby 5.1 / Espagne / 78 min

LE 1^{er} MAI AU CINEMA

DISTRIBUTION
CONDOR DISTRIBUTION
11, rue de Rome
75008 PARIS
Tél : 01 55 94 91 70
contact@condor-films.com
www.condor-films.com

RELATIONS PRESSE
Etienne LERBRET
36 rue de Ponthieu
75008 Paris
Tel : 01 53 75 17 07
etiennelerbret@orange.fr

Matériel téléchargeable sur : www.condor-films.fr/film/border-line/

SYNOPSIS

Projetant de démarrer une nouvelle vie aux États-Unis, Diego et Elena quittent Barcelone pour New-York. Mais à leur arrivée à l'aéroport, la Police des Frontières les interpelle pour les soumettre à un interrogatoire. D'abord anodines, les questions des agents se font de plus en plus intimidantes. Diego et Elena sont alors gagnés par le sentiment qu'un piège se referme sur eux...

ENTRETIEN AVEC LES RÉALISATEURS

Le film est-il né d'une expérience personnelle ?

Alejandro Rojas : Il est né des nombreuses fois où nous nous sommes rendus, nous Vénézuéliens, aux États-Unis. Mais aussi des témoignages de nos familles et de nos amis. De là, nous avons élaboré une histoire qui serait racontée du point de vue d'un couple formé d'un Vénézuélien et d'une Espagnole – donc une Européenne –, qui doivent passer par le même processus d'immigration. Lui fait profil bas. Elle, brandit ses droits face à cette expérience qui la déstabilise. Ce qui nous intéressait, c'était de raconter au grand jour ce qui, généralement, se déroule derrière les portes closes des aéroports.

Vous êtes, comme votre personnage principal, des Vénézuéliens vivant en Espagne. Quel est le statut des Sud-Américains dans ce pays ?

Juan Sebastián Vásquez: C'est un sujet que nous avons voulu en effet aborder dans le film. Diego peine à s'intégrer auprès de la famille d'Elena, parce qu'il est sud-américain. Les gens pourraient penser que ce n'est pas si difficile pour lui de s'installer en Espagne – après tout, il connaît la langue. Mais il rencontre des difficultés, il y a des Espagnols qui regardent les Sud-Américains différemment. C'est un sujet encore tabou ici – même si certaines conversations ont lieu, notamment sur la colonisation ou sur le pourquoi de la présence des Sud-Américains en Espagne... Même chez les jeunes, ce ne sont pas des sujets franchement abordés. Regardez Elena : son compagnon vient du Venezuela, elle sait très bien ce qu'il a traversé mais elle remet quand même ça en question. C'est encore très ancré dans sa génération et c'est pourquoi on ne pouvait pas l'ignorer dans le scénario.

Vous diriez que votre première motivation pour faire ce film est politique ?

Alejandro Rojas : Au début, nous voulions juste partager une expérience personnelle. Mais bien sûr, nous n'ignorons pas le contexte dans lequel nous racontons l'histoire. Le film est donc politique car le simple fait de choisir de raconter cette histoire l'est. Il parle des dynamiques de pouvoir, du harcèlement, des problèmes d'autorité, des endroits où vous pouvez soudain vous sentir extrêmement vulnérable selon vos origines, la méfiance que nourrissent certains envers vous selon ces mêmes origines. *Border Line* est absolument politique mais il ne pouvait pas être uniquement politique. Il était crucial que le spectateur soit impliqué émotionnellement.

Le film fait référence à l'administration Trump, au mur qu'il voulait dresser entre les États-Unis et l'Amérique latine. Comment conserver l'intemporalité de ce que vous racontez des rapports entre ces deux Amériques ?

Juan Sebastián Vásquez: Nous avons choisi de situer le récit à cette époque parce que Trump a rendu le sujet évident, il a mis un éclairage plus fort sur ce que nous traversons, mais ce que nous racontons dans le film, nous l'avons connu toute notre vie. Nous avons toujours eu à nous justifier pour obtenir un visa puis pour espérer passer la frontière. C'était déjà le cas sous l'administration Obama, par exemple. Évoquer le mur au début du récit nous permettait également d'élargir le sujet à ce que peut faire l'Europe avec ses migrants. On évoque aussi la récente déclaration d'indépendance de la Catalogne. L'extrait qui passe à la radio au début du film est réellement issu d'une émission de l'époque et nous voulions l'utiliser parce qu'il résume parfaitement les thèmes du film.

Vous avez fait le choix radical de donner à l'agente de l'immigration des origines sud-américaines. Pourquoi ?

Alejandro Rojas : Parce que nous avons remarqué que généralement, quand nous passions l'immigration en arrivant aux États-Unis, les agents qui nous traitaient le plus mal étaient des Latinos. Nous voulions aussi créer un contraste : ce personnage n'est pas née aux États-Unis, elle représente ces gens qui travaillent pour l'administration tout en oubliant totalement d'où ils viennent et qui ils sont. Ils s'intègrent à un système totalement déshumanisant et se comportent de manière encore plus américaine que les Américains. Laura Gomez, qui joue cette agente, s'est inspirée de l'une de ses cousines, qui travaille dans le bureau d'immigration d'un aéroport, pour créer son personnage.

À travers le cinéma, Hollywood a vendu le rêve américain aux étrangers. Pourtant dès que des étrangers veulent goûter à ce rêve américain, ils sont soudain suspects. Que pensez-vous de ce paradoxe et quelle est votre relation à la culture de ce pays?

Juan Sebastián Vásquez: En tant que Vénézuéliens, nous avons toujours vu l'Amérique, à travers les films, comme le meilleur endroit pour vivre. C'est ce que les États-Unis nous ont vendu. Et c'est ce que nous avons gobé. Je me souviens d'un copain de l'université qui avait déménagé aux États-Unis et qui avait suscité l'admiration de tout le monde. Pourtant, nous ignorions totalement si ça se passait bien ou s'il vivait correctement. Mais on était contents pour lui parce qu'il « était aux États-Unis ». Comme s'il avait accédé au paradis, comme s'il avait réussi dans la vie. Avec les années, nous sommes devenus beaucoup plus critiques, notamment depuis que nous vivons en Europe. Même s'il y en a toujours eu, on constate qu'il y a de plus en plus de films commerciaux, notamment américains, qui se permettent d'être critiques envers la société américaine. Les violences policières aux États-Unis, dont tout le monde a désormais entendu parler, ont mis en lumière notre propre film. C'est beaucoup plus difficile aujourd'hui d'exporter des messages de propagande. Nous avons bien vu qu'en Europe, entre le moment où nous avons emménagé en Espagne et aujourd'hui, plus personne n'est dupe. Diego, notre personnage, croit à cet idéal américain alors qu'Elena, elle, n'a aucune fascination pour le pays.

Alejandro Rojas : Il n'y a pas de rêve américain, il y a un cauchemar. En revanche, même s'il est vrai qu'on nous sert souvent des images de propagande, il ne faut pas oublier le cinéma américain des années 60 et 70, un cinéma que j'aime beaucoup, plein de films qui me parlent et que je regarde en boucle. C'était un cinéma engagé politiquement, qui ne s'excusait jamais de l'être, ouvert et conscient de ce qu'il racontait. Aujourd'hui, le cinéma américain a changé. Des voix intéressantes émergent bien sûr, et me plaisent, mais je reviens toujours au cinéma des années 70.

Quand vous écrivez *Border Line*, quand vous le préparez et le découpez, sentez-vous le poids du cinéma américain ?

Juan Sebastián Vásquez: Bien sûr, car c'est le cinéma qu'on a regardé. Dans *Border Line*, je vois des traces d'*Un Après-Midi de Chien* de Sidney Lumet. Mais c'est de l'ordre de l'inconscient. Au début, nous n'avions pas conceptualisé le film comme un thriller social, nous voulions simplement raconter ce qui nous arrivait à l'aéroport. Mais on est forcément le fruit de nos influences, pour le pire comme pour le meilleur. Notre monteur italien qui vit à Barcelone, Emanuele Tiziani, a donné un certain rythme au film, à son tempo, qu'on peut trouver dans certaines productions américaines.

Le passage de la douane américaine, c'est un moment très particulier pour un étranger, très stressant. Comment êtes-vous parvenus à reconstituer à l'écran cette tension singulière dans *Border Line* ?

Alejandro Rojas : Il fallait se souvenir de ce que nous ressentions nous-mêmes dans cette situation ; et au moment du « contrôle supplémentaire », se remémorer la peur qui nous étreint soudainement, de notre vulnérabilité, de notre solitude face à l'inconnu – Soit les agents ne vous adressent pas la parole, soit ils vous posent une poignée de questions : dans tous les cas, c'est très déplaisant. Le principal, c'était d'essayer de rendre à l'écran la tension que cette situation génère. Et cette tension, nous avons essayé de la reconstituer à travers les dialogues. À travers aussi les questions qu'ils posent au premier comptoir – « Que faites-vous aux États-Unis ? », « Puis-je voir votre passeport ? », « Mettez vos doigts sur la plaque ». Quand Diego transpire face à l'agent, c'est nous qui transpirons, c'est ce qu'on a vécu. Nous aussi, nous avons tous nos anciens passeports avec nous, même si ça a l'air d'être complètement dingue – c'est comme ça qu'on nous a appris à nous comporter à la douane américaine. On a pensé qu'il serait intéressant que les spectateurs fassent connaissance avec les personnages à travers l'interrogatoire. C'est aussi la raison pour laquelle on commence le film de manière si directe : voilà une femme et un homme qui partent en voyage et voilà ce qui se passe. Le film n'a pas démarré depuis 5 minutes qu'ils arrivent au « contrôle supplémentaire », ils sont très rapidement amenés dans la petite pièce d'interrogatoire. Au bout de 30 minutes, il y a la première révélation. On ne l'a pas forcément fait exprès, mais le récit était chronométré, réglé comme du papier à musique. Pour revenir au montage et à

l'excellent monteur qu'est Emanuele, il fallait accompagner cette structure par un rythme qui maintenait la tension à son maximum, un rythme pas excessif mais jamais trop lent non plus, comme s'il arrivait à un point d'ébullition sans jamais l'atteindre.

Et à l'image ?

Alejandro Rojas : Concernant le cadrage, le fait que Juan Sebastián a assuré la direction de la photographie a beaucoup facilité le travail. Nous avons fait un travail précis sur le placement de la caméra, sur les angles et les objectifs, en nous posant toujours la question de « pourquoi » ce point de vue. C'était très préparé. Nous avons eu aussi la chance de pouvoir tourner de manière chronologique, ce qui a beaucoup aidé les acteurs bien sûr, mais aussi toute l'équipe car la tension du récit ne cessait de grandir jour après jour sur le plateau.

Comment s'accommode-t-on de filmer des endroits aussi ingrats qu'une salle d'attente ou une salle d'interrogatoire du service d'immigration d'un aéroport ? Quelles sont les parts de réalisme et de cinéma ?

Juan Sebastián Vásquez: Nous savions que nous voulions un film réaliste dès le début. Par exemple, hors de question d'avoir des mouvements de caméra ostentatoires qui sortiraient le spectateur de l'histoire ou lui feraient sentir qu'on est au cinéma. Il fallait qu'il soit assis dans cette pièce avec les personnages. Pour conserver la tension, nous ne bougions la caméra uniquement quand elle le devait. Quant à la lumière, on aurait pu faire des choix plus cinématographiques – les salles d'interrogatoire ont tendance à être plus sombres dans la vie – mais aux répétitions, on a vu que ça ne marchait pas. Et puis on ne voulait pas travailler l'éclairage au point que le spectateur ait l'impression qu'on la manipulait en studio. Ce que j'ai fait, c'est que j'ai préparé une lumière centrale pour la pièce d'interrogatoire, et je ne l'ai jamais touchée. Nous avons un petit budget, nous devons tourner vite : impossible de modifier la lumière à chaque changement d'axe. Nous avons deux caméras. L'une pour filmer le personnage qui posait les questions et l'autre pour les plans de réaction, dialogues et langage corporel confondus. Toute la technique était au service du réalisme dans un souci d'immersion. *Border Line* est un film de dialogues. Nous devons savoir exactement comment le découper afin qu'il ne soit pas ennuyeux à regarder pour le spectateur. Ce sont les dialogues qui guidaient le découpage et les choix esthétiques.

Alejandro Rojas : On nous demandait souvent sur le tournage, puisqu'on tournait à deux caméras, quelle était la A et quelle était la B. On se rend compte aujourd'hui qu'il y avait deux caméras A. Le film traite de ce qui est dit mais aussi de ce qui est tu ; de qui réagit et qui ne réagit pas.

Propos recueillis le 4 mars 2024 par Emmanuelle SPADACENTA, rédactrice en chef du magazine CinemaTeaser.

ALEJANDRO ROJAS

Coréalisateur

Né à Caracas en 1976, il a dirigé, écrit et monté plusieurs longs métrages documentaires sur le cinéma pour la télévision (*Wise Words, Actor/Director: About Expectations*) ainsi que de nombreuses bandes-annonces. En tant que journaliste cinéma, il a couvert les festivals internationaux tels que Cannes, Venise, Toronto, Sundance et Berlin, interviewant des artistes reconnus et émergents. Il a aussi travaillé pour HBO Latin America Group, 100 Bares Producciones (Argentine), Telenet (Belgique), The Special Treats Productions (Royaume-Uni) et Netflix (États-Unis).

JUAN SEBASTIAN VASQUEZ

Coréalisateur

Lui aussi originaire du Venezuela, il a commencé sa carrière en tant que copy-producer pour HBO Latin America Group, avant de devenir directeur photo. Il a participé à des productions à succès telles que : *Terrados* (2011), Prix du Public au Festival de Valladolid ; *Ahora No Puedo* (2011), Gaudi du Meilleur Court Métrage ; *Open 24h* (2011), qui a participé à la Section Officielle du Festival de Málaga. En tant que chef opérateur, il a travaillé, entre autres, sur deux longs métrages : *Callback* (2017), qui a remporté les prix du Meilleur Film, du Meilleur Scénario et du Meilleur Acteur au Festival de Málaga, et *Irrémédiable* (2020), réalisé par Carles Torras, et diffusé sur Netflix.

ALBERTO AMMANN (Diego)

Né en 1978 à Córdoba (Argentine), il a étudié les arts dramatiques à Madrid. En 2009, il est choisi par Daniel Monzón pour jouer dans *Cellule 211* aux côtés de Luis Tosar. Pour son interprétation il remporte le Goya de la *Révélation Masculine*. Un an plus tard, il incarne Lope de Vega dans *Eva* de Kike Maíllo, *Prix du Public* à Gerardmer en 2012. Mais c'est le rôle de Pacho Herera dans les séries Netflix *Narcos* (2015-2017) et *Narcos : Mexico* (2018-2021) qui le fait connaître auprès du grand public international. En 2022 il joue sous la direction d'Olivier Marchal dans le polar d'action *Overdose*. Puis il reprend en 2024 un rôle dans une importante production Netflix, *Griselda*, avec Sofia Vergara.

En 2024 il est nommé aux Goya pour le rôle de Diego dans *Border Line*, qui sortira en France le 1^{er} mai.

BRUNA CUSI (*Elena*)

Née à Barcelone en 1987, elle est devenue célèbre en interprétant le rôle de Gavina dans la série *Les Bracelets Rouges* (2011-2013), diffusée sur la chaîne espagnole TV3 puis adaptée en France en 2017.

Au cinéma, elle connaît la consécration en 2017 grâce à deux films : *Incierta gloria* d'Agustí Villaronga et, surtout, *Eté 93*, de Carla Simón, *Meilleur Premier Film* à Berlin, pour lequel elle a remporté le Goya de la *Révélation Féminine* et le Gaudí de la *Meilleure Actrice dans un Second Rôle*. Deux ans plus tard, elle a joué dans *La Reina de los Lagartos*, de Juan González et Nando Martínez, ainsi que dans *Chez Moi*, réalisé par Álex et David Pastor, avec Javier Gutiérrez. En 2020, elle est de nouveau nommée aux Gaudí pour son rôle dans *Les Mystères de Barcelone*, et en 2021, elle joue dans le thriller *The Replacement* d'Oscar Aibar. Parallèlement, elle continue à travailler pour la télévision, apparaissant dans des séries telles que *#Philo* ou *El día de mañana*, ainsi que dans la série internationale *The Alienist*, aux côtés de Daniel Brühl, Dakota Fanning, et Luke Evans.

En 2024, elle remporte le *Prix d'Interprétation Féminine* du Festival Premiers Plans d'Angers pour son rôle dans *Border Line*.

LAURA GOMEZ (*Agent Vásquez*)

Laura Gómez est née en 1979 dans le New Jersey mais elle a grandi en République Dominicaine. Sa première apparition au cinéma est dans un film français : elle est bébé dans le film de Patrice Leconte *Ma Femme s'appelle Reviens* (1982). Des années plus tard, elle obtient son premier vrai rôle dans le film dominicain *Víctimas del poder* (1998). Puis elle enchaîne les productions locales, avant d'obtenir en 2008 un rôle récurrent dans la série étasunienne *New York – Police Judiciaire*. Mais c'est en 2013 qu'elle se fait réellement connaître pour son rôle de Blanca Flores dans la célèbre série *Orange Is The New Black*, renouvelée sur Netflix jusqu'en 2019.

Elle connaît sa première expérience hollywoodienne en 2016 aux côtés de Keanu Reeves et Ana de Armas dans le thriller *Suspicious*. On la voit ensuite dans *America Adrift* de Christopher James Lopez (2016), et *Maggie Black* de Stanley Brode (2017).

En 2024, elle campe l'intraitable Agent Vásquez dans *Border Line*. Laura Gómez sera prochainement à l'affiche de *La Cocina* de Alonso Ruizpalacios, qui a fait sensation cette année à Berlin.

LISTE ARTISTIQUE

DiegoAlberto Ammann
ElenaBruna Cusí
Agent Vásquez.....Laura Gómez
Agent BarrettBen Temple

LISTE TECHNIQUE

Réalisation et ScénarioJuan Sebastián Vásquez
.....Alejandro Rojas
.....Gabriela Lazarkiewicz
Production.....Sergio Adrià
.....Alba Sotorra
.....Carles Torras
.....Xosé Zapata
ImageJuan Sebastián Vásquez
MusiqueRaquel Torras
Décors.....Zelso de García
CostumesAlice Bocchi
Son.....Sordi Cirbian
.....Xavi Saucedo
MontageEmanuele Tiziani
Casting.....Gerard Oms